

Bruno Geneste

Cioran-la-passion *

« Il est incroyable que la perspective d'avoir un biographe n'ait fait renoncer personne à avoir une vie ¹. » La phrase, teintée d'une amère et imparable ironie, est d'Emil Cioran. L'écrivain transfuge nous enseigne sur ce qui de la vie ne s'écrit pas. Fervent nihiliste, mais retenu par un reste de conception de vie, il n'a pas fait, à Ibiza en 1966, le grand saut au-dessus du littoral de la lettre alors que faisaient rage les dictées suicidaires du surmoi. L'écriture l'a sauvé, et ce dès 1933, pour l'installer penseur du suicide et spécialiste de la question de la mort. C'est l'aveu contenu dans la préface de son premier livre, *Sur les cimes du désespoir* :

« J'avais terminé mes études et, pour tromper mes parents, mais aussi pour me tromper moi-même, je fis semblant de travailler à une thèse. Je dois avouer que le jargon philosophique flattait ma vanité et me faisait mépriser quiconque usait du langage normal. À tout cela un bouleversement intérieur vint mettre un terme et ruiner par là même tous mes projets.

Le phénomène capital, le désastre par excellence, est la veille ininterrompue, ce néant sans trêve. [...] L'insomnie est une lucidité vertigineuse qui convertirait le paradis en un lieu de torture. [...] Voilà dans quel état d'esprit j'ai conçu ce livre qui a été pour moi une sorte de libération, d'explosion salutaire. Si je ne l'avais pas écrit, j'aurais sûrement mis un terme à mes nuits ². »

Comment présenter l'œuvre de Cioran autrement qu'en d'astucieux rébus ³ ? Disons avec Liliana Nicorescu ⁴ qu'elle est un immense

* Intervention faite à la journée « Suite de lettres, fuite de l'être », organisée par le pôle Bordeaux région des Forums du Champ lacanien, le 2 octobre 2010.

1. Cioran, *Syllogismes de l'amertume* (1952), dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 751.

2. Cioran, *Sur les cimes du désespoir* (1932), dans *Œuvres*, op. cit., p. 17.

3. C. et C. Ballaré, *Emil Cioran, Aphorismes traduits en rébus*, Bordeaux, Finitude, 2009.

4. L. Nicorescu, « Transfiguration de la Roumanie », dans *Cioran, Cahier de l'Herne*, n° 90, Paris, Éditions de l'Herne, 2009, p. 103.

livre des leurres consigné sur les cimes du désespoir, celles de la perte d'une enfance paradisiaque menée sur la colline Coasta Boacii, non loin de Rasinari, en Transylvanie. De ses flancs se déversent des larmes dont l'acidité décompose les semblants de l'existence. Ces larmes sont celles d'un mauvais demiurge qui gémit sur sa chute *hors* du temps et ressasse l'inconvénient d'être né. Cioran : le détraqué de la vie, pour qui celle-ci « ne fonctionne vraiment que si on ne voit pas clair ⁵ » ; *l'indélivré* des instants sans nombre où il ne fut pas ; le désarticulé du temps, resté à l'orée de l'existence : « J'ai vécu intensément mais sans pouvoir m'intégrer à l'existence ⁶. » Le propos, d'une rhétorique typiquement cioranienne, intéresse le psychanalyste. Vivre intensément en étant exilé de l'existence est l'une de ses formulations dont il nous faudrait tenter de rendre compte. C'est ce que je propose d'examiner, le titre de cette journée, « Suite de lettres, fuite de l'être », me paraissant aller comme un gant à l'écrivain roumain.

Je procéderai en deux temps. Tout d'abord, et principalement, avec une mise en relief de la fonction de l'écriture (et de sa publication) chez Cioran et de la négativité qu'elle produit, résolvant la densité d'être qui l'affectait : *Cioran, le Desperado du Néant* avait espoir d'un vide autre que sa mise en bière... Ensuite, en considérant la dimension de nomination qui surgit du texte et des divers entretiens qu'a donnés l'auteur ; ces nominations, qui signalent qu'il n'a pas reculé devant sa psychose, viennent comme solution à l'effondrement mélancolique : « Porter un nom c'est revendiquer un mode exact d'effondrement ⁷ », dira-t-il, dans *La Tentation d'exister*.

La Chute, Rasinari-Sibiu

L'enfance de celui sur le spermatozoïde duquel était inscrit le mot « malheur » peut se resserrer dans trois formules : Dieu est un vieux porc ; l'être manque à être ; le paradis est perdu.

« Dieu est un vieux porc. » C'est à l'occasion de la lecture par son père, qui était prêtre, d'un fragment de la vie de Raspoutine que

5. L. Tacou, « Entretien », dans *Cioran, Cahier de l'Herne*, n° 90, *op. cit.*, p. 412.

6. Cité par P. Bollon, « Cioran : la révélation de l'insignifiance universelle », *Le Magazine littéraire*, n° 400, juillet-août 2001, p. 58-59.

7. Cioran, *La Tentation d'exister* (1956), dans *Œuvres, op. cit.*, p. 821.

se dénonce la facticité du Nom-du-Père : « Une telle énormité dans la bouche de mon père pour qui le sacerdoce n'était pas une plaisanterie, m'impressionna autant qu'un incendie ou un séisme. Mais je me rappelle aussi très nettement que mon émotion fut suivie d'un plaisir étrange, je n'ose dire pervers ⁸. »

L'être manque à être. « Je sentis en cet après-midi de mon enfance qu'un événement très grave venait de se produire. Ce fut mon premier éveil, le premier indice, le signe avant-coureur de la conscience. Jusqu'alors je n'avais été qu'un être. À partir de ce moment, j'étais plus et moins que cela. Chaque moi commence par une fêlure et une révélation ⁹. » S'il n'en précise pas les circonstances, on peut conjecturer que l'éveil du feu sexuel n'est pas étranger à l'épisode rapporté ici et dont l'affliction par la lucidité constituera à ses dires le final. Sur ce point, cf. *Histoire et utopie*, où Cioran s'en prend ouvertement à Prométhée, l'artisan mythique du renoncement à la jouissance : « La conscience, ils s'en passaient bien ; il vint la leur infliger, les y acculer, et elle suscita en eux un drame qui se prolonge en chacun de nous et qui ne s'achèvera qu'avec l'espèce. Plus les temps avançaient, plus la conscience nous accapare, nous domine et nous arrache à la vie ; [...] Cela, il ne l'avait pas prévu ce philanthrope funeste qui n'a d'excuse que l'illusion, tentateur malgré lui, serpent imprudent et malavisé. Les hommes écoutaient : qu'avaient-ils besoin de comprendre ? Il les y contraignit, en les livrant au devenir, à l'histoire ; en d'autres termes, en les chassant de l'éternel présent. Innocent ou coupable, qu'importe ! Il mérita son châtement ¹⁰. »

Enfin, le paradis est perdu. Le désespoir accable le jeune Emil à l'âge de 10 ans, lorsqu'il quitte en 1921 l'Éden bien singulier de Rasinari, village où il joue au foot avec les crânes déterrés par le fossoyeur ! Son père le place alors dans une famille saxonne à Sibiu pour son entrée au lycée. « Pendant dix ans, j'ai traîné, du matin au soir, dans une manière de paradis. Quand il fallut le quitter pour aller à Sibiu, dans la voiture à cheval qui m'y menait, j'ai connu une crise

8. Cioran, *De l'inconvénient d'être né* (1973), dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1308.

9. *Ibid.*, p. 1399. Ou : « Je me rappelle on ne peut plus clairement cet après-midi où, pour la première fois, en face de l'univers vacant, je n'étais plus que fuite d'instant rebelles à remplir encore leur fonction propre. Le temps se décollait de l'être à mes dépens. » (*Ibid.*, p. 1274.)

10. Cioran, *Histoire et utopie* (1960), dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1049-1050.

de désespoir dont je garde toujours le souvenir ¹¹. » « J'avais l'impression que l'on me conduisait à la mort. » Dès lors, futilité du progrès, quand c'est la Perte irrémédiable, autre nom de l'Impossible, qui ne cesse de dénoncer la vanité de tout objet substitutif et de toute substance épisodique : « Inanité du Progrès : toute acquisition nouvelle suppose une perte, un abandon, un refus de la chose qu'elle remplace. Le gain ne compense presque jamais la perte. Mais ce faux gain est inévitable, il attire tout le monde, personne n'ose le mépriser, en sorte qu'il est bien vrai de dire que le Progrès est fatal, mais fatal comme l'est une maladie, un fléau, un sinistre. »

Apatride métaphysique, penseur organique

Mais le bouleversement majeur qui le damne à l'écriture, Cioran en fait l'expérience à l'adolescence. L'incident, qu'il ne mentionne à ma connaissance qu'une seule fois dans l'ensemble de ses écrits, est consigné en août 1966 dans le *Cahier de Talamanca-Ibiza*. L'amour secret pour une jeune fille (Cela Schian) lui a fait vivre deux ans de « tourments d'enfer » jusqu'à ce qu'il l'aperçoive au bras du « plus antipathique de tous ». « À partir de cet instant, je décidai qu'il fallait en finir, qu'il était indigne de moi d'encaisser la "trahison". Je commençai à me détacher de la fille, à la mépriser et finalement à la haïr. [...] Cet instant a décidé de ma "carrière", de tout mon avenir. Des années de complète solitude s'ensuivirent ¹². » Le véritable déclenchement de sa mélancolie est situable de cette rencontre. L'affrontement au désir de l'Autre qui l'accompagna lui fit concevoir la futilité des passions amoureuses. Dès lors, ce sera la lucidité sans trêve de l'insomnie qui engouffrera tout, jusqu'à son intérêt pour la philosophie. Cioran l'engouffré du manque dans l'Autre, « entraîné [...] dans cet abîme s'enfantant indéfiniment lui-même. C'est cela s'engouffrer, c'est-à-dire s'identifier avec le principe même de manifestation et de génération du gouffre lui-même ¹³ ».

Sur les cimes du désespoir, son premier livre, est une sorte d'adieu plein de rage et de dépit à une philosophie qui n'est que

11. G. Liiceanu, *Itinéraires d'une vie : E. M. Cioran*, suivi de *Les Continents de l'insomnie, entretien avec E. M. Cioran*, Michalon, coll. « Fonds Perdus », 1995, p. 24 et p. 126.

12. Cioran, *Cahier de Talamanca*, Paris, Mercure de France, coll. « Le petit Mercure », 2000, p. 44-45.

13. *Ibid.*, p. 41.

« divertissement oiseux, incapable d'affronter un désarroi existentiel ». Heidegger, note-t-il, a bien failli également le berner, à accorder au langage une importance vertigineuse. « C'est précisément cet excès qui éveilla mes doutes, alors qu'en 1932 je lisais *Sein und Zeit*. La vanité d'un tel exercice me sauta aux yeux. Il m'a semblé qu'on cherchait à me duper avec des mots. Je dois remercier Heidegger d'être parvenu, par sa prodigieuse inventivité verbale, à m'ouvrir les yeux. J'ai vu ce qu'il fallait à tout prix éviter. [...] Les vrais problèmes échappent aux philosophes. Que font-ils en effet si ce n'est escamoter les véritables tourments ¹⁴ ? »

Non dupe, Cioran n'adhérera à aucune doctrine philosophique, leur reprochant à presque toutes, hormis peut-être celle de Bergson, d'avoir ignoré l'origine de l'idée, l'ancrage du signifiant dans le corps. C'est ce dont il va témoigner en s'instituant « secrétaire de ses sensations » : « Tout ce que j'ai abordé, tout ce dont j'ai discoursu ma vie durant, est indissociable de ce que j'ai vécu. Je n'ai rien inventé, j'ai seulement été le secrétaire de mes sensations ¹⁵ » ; « Tout chez moi commence par les entrailles et finit par la formule ¹⁶. » La formule, une nécessité du bien-dire, car « le paroxysme des sensations, l'excès d'intériorité nous portent vers une région éminemment dangereuse, puisqu'une existence qui prend une conscience trop vive de ses racines ne peut que se nier elle-même ¹⁷ ». Les « sensations » qui font l'étoffe de l'écriture cioranienne sont principalement au nombre de trois : la presse de l'accablant surmoi, et ces deux affects du réel que sont la haine et le désespoir, connectés à l'exil de l'existence. J'y reviendrai.

C'est bien la ligne de fracture de la philosophie et de la psychanalyse que pointe Cioran. Si toutes deux s'accordent pour penser les *trumains* subordonnés au langage, là où le philosophe prône que le langage est la demeure de l'être, Lacan ironise : les parlêtres se croient des êtres du fait d'être parlants, mais rien n'est moins assuré, quand on conçoit que c'est la négativité même qui les fait parlants. Qui plus est, le réel et la jouissance contredisent l'ontologie. La critique de

14. Cioran, *Entretiens avec Sylvie Jaudeau*, Paris, Corti, coll. « En lisant en écrivant », 1990, p. 9-11.

15. Cioran, *Écartèlement* (1979), dans *Œuvres*, op. cit., p. 1486.

16. Cioran, *Cahiers*, Paris, Gallimard, 1997, p. 582.

17. Cioran, *Sur les cimes du désespoir* (1932), op. cit., p. 22-23.

Cioran à l'égard de la philosophie n'est pas sans rappeler celle que Lacan formulera le 8 juin 1966 lors de son séminaire *L'Objet de la psychanalyse* : « [...] je mets au défi quelque philosophie que ce soit de nous rendre compte à présent du rapport qu'il y a entre le surgissement du signifiant et ce rapport de l'être à la jouissance. Il y en a forcément un. Quel est-il ? [...] le sujet n'est pas immanent, mais latent, évanouissant au réseau du langage, là-dedans est prise la jouissance en tant qu'elle est jouissance sexuelle. C'est là l'originalité et l'abrupt, l'accent de ce que nous dit Freud. Mais pourquoi en est-il ainsi ? Aucune philosophie, dis-je, actuellement ne nous rencontre. Et ces misérables avortons de philosophie que nous traînons derrière nous comme des habits qui se morcellent, ne sont rien d'autre, depuis le début du siècle dernier qu'une façon de batifoler plutôt que de s'attaquer à cette question qui est la seule sur la vérité et ce qui s'appelle, et que Freud a nommé, l'instinct de mort, le masochisme primordial de la jouissance. [...] Toute la parole philosophique foire et se dérobe ¹⁸. »

À s'incarner, le Verbe ravage et fait jouir, il met le parlant aux prises avec la part de réel qui se produit sur le plan du corps et qui ne se laisse pas résorber par le signifiant. « L'être, c'est un corps », en viendra à dire Lacan dans le séminaire *Encore* ¹⁹, ouvrant la voie de l'inconscient comme réel, non plus à déchiffrer, mais comme « ce qui de l'être vient au dire », reste anormale, reliquat indéchiffrable : morsure primordiale du Verbe, blessure de langue à jamais ouverte. Un dire, dire de l'effet de langage, aux confins de la chair meurtrie par le signifiant comme cause de la jouissance, donne lieu avec Cioran à une prose infiltrée des objurgations du surmoi.

Étouffoir de la lucidité, haine de l'être

Écrivain du fragment, bordant sans relâche de l'indécence d'un aphorisme ce qui ne se relie à rien, Cioran en appelle au sensible comme lieu de la singularité et de la différence, loin du principe plotinien de l'Un. « S'il était vrai que "c'est dans l'Un que nous respirons" (Plotin), de qui nous vengerions-nous là où toute différence s'estompe, où nous communions dans l'indiscernable et y perdons

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIII, L'Objet de la psychanalyse*, inédit.

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

nos contours ? En fait, nous respirons dans le multiple ; [...] il n'y a pas de salut par le "je". Exister, c'est condescendre à la sensation ²⁰. » Il n'y a pas de concaténation signifiante à faire sens de la jouissance du parlant, mais tout au plus d'un sujet dont il faut bien dire que ce n'est pas la préoccupation de Cioran ²¹, pour qui l'identité est *néantité* ²². Pas de « je » au bord de l'étant quand « toutes les eaux sont couleur de noyade ²³ » et qu'y déferle le tsunami de l'objet petit *a* : « Je ne comprendrai jamais pourquoi l'on a pu qualifier le corps d'illusion... C'est là, de toute évidence, ne pas avoir conscience de la chair, des nerfs et de chaque organe. Cela reste, pour moi, incompréhensible, bien que je soupçonne cette inconscience d'être une condition essentielle du bonheur. Ceux qui demeurent attachés à l'irrationalité de la vie, asservis à son rythme organique antérieur à l'apparition de la conscience, ne connaissent pas cet état où la réalité corporelle est constamment présente à celle-ci. Cette présence dénote, en effet, une maladie essentielle de la vie ²⁴. » Malade en effet de la jouissance de l'être, hypocondriaque de l'extraordinaire densité de l'objet qui l'afflige d'un corps compact à l'extrême. C'est ce risque de suffocation par l'objet petit *a*, inefficace à condenser la jouissance et capable de « dilater la logique [...] jusqu'aux dimensions des mondes qui meurent ²⁵ », qui mènera Cioran à l'écriture : « En tout, seuls comptent le commencement et le dénouement, le faire et le défaire. La voie vers l'être et la voie hors de l'être, c'est cela la respiration, le souffle, alors que l'Être comme tel n'est qu'un étouffoir ²⁶. »

Ce qui étouffe le parlant, n'est-ce pas cette vérité de la structure, cette *Spaltung* que nous impose l'entrée dans le langage ? Lacan nous le rappelle dans *Encore*. Supposer un au-delà et un en deçà au

20. Cioran, *Histoire et utopie*, op. cit., p. 1022.

21. Dans l'élaboration de Lacan, on peut noter que la « Présentation des *Mémoires d'un névropathe* » est cruciale pour saisir le passage du concept du sujet, toujours représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant, à celui de parlêtre. Il y promeut la notion de sujet de la jouissance, polarité applicable dans ce texte à la seule psychose, mais qui pourra ensuite se subsumer à la catégorie du parlêtre, qui convoque la question de la jouissance pour tout parlant. Cf. en particulier J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 215.

22. Cioran, *Cahiers*, op. cit., p. 645 et 685.

23. *Ibid.*, p. 767.

24. Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, op. cit., p. 50-51.

25. Cioran, *Précis de décomposition* (1949), dans *Œuvres*, op. cit., p. 593.

26. Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, op. cit., p. 1379.

langage est inéliminable. Si la première supposition, celle d'un au-delà se supportant de la seule écriture, est bien l'idéal de la mathématique, la seconde touche à l'être. Parce que le langage, dans son effet de signifié, n'est jamais qu'à côté du référent, il « nous impose l'être et nous oblige comme tel à admettre que, de l'être, nous n'avons jamais rien ²⁷ ». Cioran en témoigne : « Toute ma vie, j'aurai vécu avec le sentiment d'avoir été éloigné de mon véritable lieu ; si le mot : exil métaphysique n'avait aucun sens, mon existence lui en prêterait un. On ne peut être moins de ce monde que moi – c'est pourquoi j'ai tant pensé aux larmes. [...] Sentir sa chair pleurer, son sang charriant des larmes, c'est de l'intérieur de pareilles sensations qu'on comprend Plotin quand il dit que l'existence ici-bas c'est "l'âme qui a perdu ses ailes ²⁸". »

Lacan, dans *Encore*, poursuit : « Ce à quoi il faut nous rompre, c'est à substituer à cet être qui fuirait le par-être, soit l'être para, l'être à côté ²⁹. » L'opérativité des semblants est restée hors de l'expérience cioranienne pour laquelle « tout ce qui n'est pas direct est nul » ; ce qui n'est pas venu au jour du symbolique pour faire lisière du réel a fait retour : au n'avoir rien de la castration première de jouissance ont répondu le n'être rien et la haine du par-être. Si la haine est, *dixit* Lacan, la seule passion lucide, c'est bien à ce titre de prétendre se passer d'un discours qui ne serait pas du semblant. L'écriture de Cioran, c'est l'écriture de la haine de l'être : haine de l'altérité de l'être et haine de l'être de l'autre, dégoût du produit de « la peste du Verbe » : « J'aime tout, l'homme excepté. Quand je pense à lui, je vois rouge ³⁰. » Pour Lacan, « la haine [...] est bien ce qui s'approche le plus de l'être, que j'appelle l'ex-sister. Rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe l'ex-sistence ³¹ ». Di-eu-re haï par Cioran pour l'avoir laissé *hilflos* face au pur sentiment d'être, sans l'appui possible du désir : « Je ressentais le besoin d'une explication décisive,

27. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 44.

28. Cioran, *Cahiers, op. cit.*, p. 342. La perte des ailes est quant à elle évoquée par Plotin dans les *Ennéades* pour désigner la « chute » de l'âme dans le corps.

29. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 44.

30. Cioran, *Cahiers, op. cit.*, p. 314. Cf. aussi *Le Mauvais Démon*, dans *Œuvres, op. cit.*, p. 1235 : « Après-midi de dimanche. Rues encombrées d'une foule hagarde, exténuée, pitoyable, – avortons de partout, restes des continents, vomissure du globe. »

31. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 110.

non pas tant avec les hommes qu'avec l'existence comme telle, qu'il m'aurait plu de provoquer en combat singulier, ne fût-ce que pour voir qui l'emporterait. J'avais, soyons franc, la quasi-certitude que j'aurais le dessus, qu'il était impossible qu'elle triomphe. La coincer, la pousser dans ses derniers retranchements, la réduire à néant. [...] Je réagissais en prophète, je m'attribuais une mission, dissolvante³². »

L'écriture devient avec Cioran la réponse à « une insulte qu'on a encaissée sans répondre », « une revanche de la créature et sa réponse à une Création bâclée³³ », qui a laissé le sujet en plan face à l'effet de langage : « Quand, seuls au milieu des mots, nous sommes hors d'état de leur communiquer la moindre vibration, et qu'ils nous paraissent aussi secs, aussi dégradés que nous, quand le silence de l'esprit est plus pesant que celui des objets, nous descendons jusqu'au point où l'effroi de notre inhumanité nous saisit. Désancrés, loin de nos évidences, nous connaissons soudain cette horreur du langage qui nous précipite dans le mutisme³⁴. »

Alors, pourquoi déployer tant de haine ? Pourquoi écrire muni des armes de la négation, en meurtrier sachant « joindre à un tempérament de vampire la discrétion d'une anémone³⁵ » ? Parce que la haine *fait* la différence. Force motrice d'une disjonction de la Chose, c'est d'elle que vient le salut à une *corpsification* complète... quand sous chaque signifiant gît un cadavre. Elle est cette passion démiurgique qui vient soutenir le rêve d'« une pensée acide qui s'insinuerait dans les choses pour les désorganiser, les perforer, les traverser, d'un livre dont les syllabes, attaquant le papier, supprimeraient la littérature et les lecteurs d'un livre, apocalypse et carnaval des Lettres, ultimatum à la peste du Verbe³⁶ ».

L'être-en-moins, la lettre

La solution au Verbe passe par la lettre. Je voudrais particulièrement insister sur la dimension d'« être-en-moins » et de vidage produite par l'écriture. L'être-en-moins, appelons-le l'Oubli que provoque

32. Cioran, *Exercices d'admiration* (1986), dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1627.

33. *Ibid.*, p. 1625-1626.

34. Cioran, *Cahier de l'Herne*, n° 90, *op. cit.*, p. 215.

35. Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op. cit.*, p. 793.

36. Cioran, *La Tentation d'exister*, *op. cit.*, p. 883.

l'opération de refoulement originaire, l'ek-sistence de l'inconscient soutenue par l'effectuation du Nom-du-Père qui fait choir dans les dessous les signifiants primordiaux ; comme le judaïsme n'a pu se construire qu'à partir de la destruction du Temple visible, « la vie n'est possible que grâce à l'oubli : il faut oublier tous les soirs pour entretenir l'illusion que notre vie se renouvelle tous les matins. L'insomnie vous oblige à faire l'expérience de la conscience ininterrompue ³⁷ ». Cioran témoignait de cette « continuité absolue exaspérante » qui avait pris corps, le laissant « œil sans paupière » (Malcolm Lowry), ouvert sur la lumière crue des vérités irrespirables, « conscience en excès », et « homme porté à sa limite » implorant au Nom-du-Père, hélas forclos : « Qui me sortira de cette nuit qui circule dans mes veines ? »

L'acte d'écrire prendra cette fonction thérapeutique de créer du vide pour « faire sauter la tyrannie de ce cafard. D'où, conclut-il, la monotonie de [ses] livres, qui renferment les mêmes obsessions et le même combat ³⁸ ». « Écrire, si peu que ce soit, m'a aidé à passer d'une année à l'autre, les obsessions exprimées étant affaiblies et à moitié surmontées. Produire est un extraordinaire soulagement. Et publier non moins. Un livre qui paraît c'est votre vie ou une partie de votre vie qui vous devient extérieure, qui ne vous appartient plus, qui a cessé de vous harasser. L'expression vous diminue, vous appauvrit, vous décharge du poids de vous-même, l'expression est perte de substance et libération. Elle vous vide donc elle vous sauve, elle vous démunie d'un trop plein encombrant ³⁹. »

Le seul homme lucide, ce « délirant soucieux d'objectivité » qui n'aurait parié terminer sa vie dans l'oubli total, celui que la maladie d'Alzheimer lui imposera, finira par ne plus écrire. Il en aura assez de calomnier l'univers, ne se considérant pas guéri de son délire, mais simplement fatigué. Freud, dans « Deuil et mélancolie », avait envisagé cette fin possible de l'épisode mélancolique : « Ce que la conscience connaît du travail mélancolique n'est donc pas la part essentielle de celui-ci [...]. Nous voyons que le moi se déprécie et fait rage contre lui-même, et nous comprenons aussi peu que le malade

37. G. Liiceanu, *Les Continents de l'insomnie*, op. cit., p. 130.

38. Cioran, *Cahiers*, op. cit., p. 555.

39. Cité par G. Liiceanu, *Itinéraires d'une vie : E. M. Cioran*, op. cit., p. 29.

à quoi cela peut conduire et comment cela peut se modifier. C'est plutôt à la part inconsciente du travail que nous pouvons attribuer une telle opération [...]. De même que le deuil amène le moi à renoncer à l'objet en déclarant l'objet mort et en offrant au moi la prime de rester en vie, de même chaque combat d'ambivalence un à un relâche la fixation de la libido à l'objet, en dévalorisant celui-ci, en l'abaissant, et même, pour ainsi dire, en l'abattant. La possibilité existe que le procès dans l'inconscient prenne fin, soit après que la rage s'est épuisée, soit après que l'objet a été abandonné comme sans valeur. Il nous manque d'apercevoir laquelle de ces deux possibilités met fin régulièrement, ou avec une fréquence prépondérante, à la mélancolie ⁴⁰. » Mais le propos freudien n'épuise pas la lecture que l'on peut faire de l'opérativité de l'écriture chez Cioran.

La révélation et l'aventure du style

Pour obtenir ce résultat, ce - 1 salutaire, il lui aura fallu, comme à son ami Beckett, une révélation (*Offenbarung*). Beckett la reçoit en 1946, Cioran durant l'été 1947 à Dieppe, alors qu'il s'échine à traduire Mallarmé en roumain. L'interprétation tombe, impeccable : « Tu dois rompre avec ta langue et ne plus écrire désormais qu'en français. » Cette langue de juristes et de législateurs, spécialisée dans les soupirs de l'intellect, possède des vertus civilisatrices que n'a pas le roumain, langue libre à la grammaire mobile. *Exit lalangue* maternelle qui le cisaille et menace de le diluer dans l'informe, pour les raffinements d'une langue qui impose en permanence ses contraintes et régule les excès. La langue française, « discipline imposée du dehors », « [l]'a apaisé comme une camisole de force calme un fou. [...] le fait de [se] soumettre à une telle discipline linguistique a tempéré [son] délire ⁴¹ ».

Suivra la rédaction du *Précis de décomposition* (1949), des *Syllogismes de l'amertume* (1952) et de *La Tentation d'exister* (1956), comme autant d'expédients pour se désintoxiquer de la poésie et du lyrisme échevelé de la langue valaque. Cioran s'engagera dès lors dans ce qu'il nomme l'aventure du style. « J'ai écrit quelques livres en Roumanie

40. S. Freud, « Deuil et mélancolie » (1915), dans *Métopsychoanalyse*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2010, p. 121.

41. G. Liiceanu, *Les Continents de l'insomnie*, op. cit., p. 165-166.

[...] tel un animal mû par l'instinct. Je ne songeais jamais au style ⁴². » Il passe d'abord la négation au crible de la logique : celui qui pense le Non trahit par le simple fait de vivre un irréfutable Oui à la vie ; il y a un point où la forclusion n'objecte pas à la vivance. Exister devient une protestation contre la Vérité, qui dans le système de Cioran ne confine pas au mi-dire mais à la Sé-vérité suffocante du surmoi. Exister s'égale dès lors à *un acte de foi*, un véritable acte de se passer de l'Autre en s'en servant, c'est-à-dire en l'exécrant.

Il n'y a plus qu'à « être dupe ou périr », *vel* cioranien qui conduit à un pari sur le style. S'il est impossible de recréer les illusions déçimées et de vouer un culte aux apparences, on peut au moins composer avec l'inessentiel. C'est donc à l'art qu'incombe le salut, et le nihilisme aboutit à une esthétique mélancolique : « Dans une terre sans mélancolie, les rossignols se mettraient à roter ⁴³. » Pas d'autre solution que d'asseoir l'existence sur les semblants que découpe la lettre. Un esprit qui, « à se nier et se renier sans arrêt », « a perdu son centre », n'a d'autre recours que l'aventure du style. Syllogisme, épave de discours ou fragment, et enfin laconisme de l'interjection : style estampillé du surmoi au même titre que la sentence de l'aphorisme. Ce dernier tient une place particulière pour Cioran : « Ne cultivent l'aphorisme que ceux qui ont connu la peur au milieu des mots, cette peur de crouler avec tous les mots ⁴⁴. » Ersatz de point de capiton, il arrête la maladie de l'indistinction : « Dans ce monde, où les souffrances se confondent et s'effacent, seule règne La formule ⁴⁵. »

Cioran-la-passion

Des noms, Cioran en a reçu et s'en est affublé tant et plus : prophète des temps concentrationnaires et du suicide collectif, porteur de la mauvaise nouvelle, sceptique de service attaché à la description d'un monde à l'agonie, ange de la perplexité, traître métaphysique, renégat de l'existence, héros négatif, grand décrépité, seul être lucide, homme le plus inactif de Paris, mauvais demiurge, etc. Cioran le pire de la jouissance, toujours : « Seule une prostituée sans client est plus

42. *Ibid.*, p. 103.

43. Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, *op. cit.*, p. 765.

44. *Ibid.*, p. 747.

45. Cioran, *Précis de décomposition*, *op. cit.*, p. 651.

paresseuse que moi ⁴⁶ » ; et plus existentiel que Kierkegaard : « La conscience est bien plus que l'écharde, elle est le poignard dans la chair ⁴⁷. »

Il n'a cessé de clamer un *(n)Ego* d'exception, et c'est d'ailleurs à quoi il faut accorder sa *Transfiguration de la Roumanie*, écrite en 1937, livre incendiaire qui lui valut d'être ramené dans le giron de l'antisémitisme. Or, pour le jeune Cioran, les Juifs ne sont pas la cause des malheurs de sa patrie, tout au plus ont-ils retardé sa transformation collectiviste par leur penchant matérialiste. Même s'il n'y avait eu aucun Juif en Roumanie, l'existence de ce pays de « spectateurs commodes de leur inertie » n'en aurait pas été moins misérable. Ce qui importe à Cioran, c'est que la place d'exception que « l'orgueil infini » des Allemands a assignée au Juif, il la revendique, non pour être cause du malaise, mais rédempteur de l'insignifiance de sa nation. Il faut à son pays un miracle, une transfiguration aussi miraculeuse que celle de Jésus sur le mont Thabor, transformation dont il se fait l'annonciateur ⁴⁸.

Quittant ensuite l'Histoire, il s'est fait le messager du Néant. Le Dieu de Cioran, c'est le Dieu-Néant, c'est le Néant fait Dieu, c'est le trou forclusif élevé à la dignité de Dieu : le Néant comme Nom-du-Père du Non-dupe ! Surtout, le Néant comme garantie qu'un réel existe comme point d'impossible du symbolique, sans quoi les injonctions du Verbe pousseraient le vivant dans le vide de cet objet, central quand il s'agit de mélancolie, l'objet petit *a*. Cioran, martyr moderne de l'inconscient (« qu'est-ce qu'une crucifixion unique, auprès de celle, quotidienne, qu'endure l'insomniaque ⁴⁹ ? ») et... sauveur de Dieu. À faire résonner avec le Lacan d'*Encore* : « On nous explique le malheur du Christ par une idée de sauver les hommes, je trouve plutôt que c'est de sauver Dieu qu'il s'agissait, en redonnant un peu

46. G. Liiceanu, *Les Continents de l'insomnie*, op. cit., p. 89.

47. Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, op. cit., p. 1299.

48. Sans doute l'intérêt que porte Cioran au Juif, qu'il révoque un peu plus tard dans un magnifique passage de *La Tentation d'exister*, a-t-il partie liée à ce savoir que le Juif détient sur la livre de chair. Lacan le mentionne dans le *Séminaire X*, à la leçon du 23 janvier 1963 : « On peut faire tous les emprunts qu'on veut pour boucher les trous du désir, comme ceux de la mélancolie, il y a là le Juif qui, lui, en sait un bout sur la balance des comptes, et qui demande à la fin la livre de chair. » (*Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 146.)

49. Cioran, *Œuvres*, op. cit., p. 1279.

mensuel 78

de présence, d'actualité, à cette haine de Dieu sur laquelle, nous sommes, et pour cause, plutôt mous⁵⁰. »

Je voudrais donc, pour qualifier son mode de suppléance, donner à Cioran, ce bricoleur de l'Incurable, un nom de symptôme – dignité d'un mode exact d'effondrement – à l'entrecroisement de son délire messianique (S), de sa passion hypocondriaque (I) et de sa haine lucide (R) : *Cioran-la-passion*.

50. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 90.